

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:
- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

L E S

# Annales Teresiennes

PUBLICATION MENSUELLE

VIII<sup>e</sup> ANNEE · Ire LIVRAISON.

SEPTEMBRE 1893.



MONTREAL.

J. M. VALOIS, LIBRAIRE-EDITEUR.

1626. RUE NOTRE-DAME. 1626.

Imprimerie du Nord, St-Jérôme, P. Q.

# LES ANNALES TERESIENNES

---

---

3<sup>me</sup> ANNÉE      SEPTEMBRE 1893      1<sup>re</sup> LIVRAISON

---

---

## SOMMAIRE

A NOS LECTEURS. — LA CHAPELLE, ESPÉRANCES ET SOUVENIRS. — UN "CONVENTUM." — NÉCROLOGIE: LE FRÈRE Z. M. N. JOUBERT, S. J. — PETITE CHRONIQUE. — NOTES DU MOIS. — PLACES DE SEMAINE.

---

## A NOS LECTEURS

---

Avec la rentrée des classes, nous revenons à nos *Annales*, comme les abeilles à leurs rayons.

Notre programme reste le même ; le même aussi, notre bon vouloir, le désir de bien remplir notre tâche, le dessein de n'y épargner ni souci ni labeur. A ce titre nous espérons que les *Annales* garderont la faveur de leur public térésien. Dans cette atmosphère toute chaude de bienveillance, nos fidèles messagères s'envolent, selon leur habitude, joyeuses, confiantes, se flattant d'être partout les bienvenues et de se faire autant d'amis qu'elles trouveront de lecteurs.

LA RÉDACTION.

## LA CHAPELLE

## ESPÉRANCES ET SOUVENIRS

La maison grande et silencieuse pendant deux mois s'est animée soudain. Le bruit des pas, les clameurs des voix, le rire jeune et saccadé, la vie, en un mot, remplit les salles et les corridors. Elle est revenue la jeunesse studieuse, la gente tapageuse envolée pour le repos des vacances. Les écoliers sont heureux de se revoir ; en pénétrant sous les lambris de l'*Alma Mater* qui s'est parée à neuf pour les recevoir, ils sourient à la blancheur des murs, à l'éclat des peintures, puis tous s'empressent de jeter l'œil dans la grande fenêtre qui faisant vis-à-vis au parloir, semble attendre avec impatience qu'elle soit elle-même transformée en porte à double battant et laisse croire que cette salle des pas perdus n'est qu'un vestibule préparé à l'avance pour un autre édifice. Ils veulent voir si les murs de la future chapelle ont progressé, où ils en sont. Ils portent intérêt à ces travaux ; c'est un peu leur droit. Ils ont mis la main à l'œuvre. Ils ont déblayé le terrain en déracinant quelques-uns de ces vieux érables plantés par M. Duquet en 1845, peut-être auparavant ; car les plantations du second Supérieur n'étaient que la continuation d'autres commencées en 1830. Certes, les mânes de nos fondateurs ont dû tressaillir lorsque la cognée de leurs arrière-neveux frappait ces plants arrosés de leurs sueurs. Pendant les vacances, les murs ont marché, mais en s'élevant sur leurs puissantes assises ; déjà ils atteignent une hauteur de près de trente pieds hors de terre. Tout cela promet qu'à la prochaine rentrée non-seulement la salle des séances sera prête, mais que la chapelle elle-même aura reçu son toit et sera protégée contre les intempéries des saisons. Cette vue, cette perspective réjouit nos élèves et ce bonheur reluit sur leur front et dans leurs regards. Ils comprennent qu'il se prépare là quelque chose de grand, de solennel, de vraiment digne de l'homme, soit que la

nature leur ait donné ce sentiment, soit que la foi le leur ait révélé.

En effet, bâtir un temple, n'est-ce pas la grande œuvre de l'homme né libre et intelligent à l'image de Dieu ? Dieu seul peut créer ; de rien il a fait l'univers, ce temple sublime, immense qui raconte son existence et chante ses divers attributs. L'homme à son tour, s'il ne crée pas, peut se servir des êtres qui existent pour traduire sa pensée. Toute œuvre d'art, soit en peinture, soit en architecture, soit en sculpture, sortie des mains de l'homme sage, c'est-à-dire ne faisant rien sans raison, est la réalisation d'une idée exprimée au dehors. Par ces pierres, ces marbres auxquels son génie a donné une forme externe, qu'il commence par appuyer sur de vastes assises avant de les lancer dans les airs, après les avoir fouillés, ciselés, sculptés, l'homme veut traduire une idée, l'idée d'un dieu créateur et maître. Il veut reconnaître qu'il est sous la dépendance de ce premier être puissant, provident, principe des êtres et de toute vérité, de tout devoir, de toute loi, de toute félicité. Ce temple élevé par la main de cet autre être pensant et libre dans sa volonté est comme la signature de l'humanité apposée au premier article du Symbole " Je crois en Dieu, le Père tout-puissant." Toujours et partout, qu'ils aient conservé intact le dépôt de la première révélation, où qu'ils l'aient altéré par leur ignorance et les désordres de leur vie, les fils d'Adam n'ont jamais pu ignorer entièrement l'existence de Dieu, et alors par amour ou par crainte ils ont élevé des autels et des temples pour lui offrir des sacrifices, et cela depuis Noé sacrifiant sur la pierre du chemin ou sur l'âtre du foyer jusqu'à l'Homme Dieu s'immolant sur le rocher du Calvaire.

Comment expliquer cette passion de l'humanité à élever ces monuments religieux ? C'est que le temple, surtout le temple chrétien, n'est pas une pyramide morte où le touriste entrera pour satisfaire sa curiosité, mais bien un refuge ouvert à l'homme dans toutes les circonstances heureuses et malheureuses de sa vie. Bâtit un

temple, c'est donc un cri de foi, de confiance, d'amour. Allons plus loin. L'homme est dévoré de l'ambition, il aspire au pouvoir, il voudrait s'élever jusqu'à Dieu ; dans sa condescendance, le Dieu des chrétiens pour élever l'homme jusqu'à lui, permet à ce dernier de lui commander et il lui obéira pour gagner son cœur. Bâtir un temple, c'est un acte de toute-puissance de la part de l'homme envers son Maître et rédempteur. Salomon s'écriait : " Seigneur, est ce croyable ? Vous que les cieux des cieux ne peuvent contenir, vous habitez dans cette maison ! " Que ne peut dire le chrétien ! " Tu n'iras pas plus loin, " fut ordonné par Dieu à l'Océan. " A son tour, l'homme a pris un compas, il en a fixé la " pointe, puis étendant l'autre branche pour tracer un " cercle, il a dit à Dieu : Dans ce centre où j'ai posé la " pointe de mon compas sera ton autel, et sur cet autel, " tu viendras, tu te feras petit, parce que telle est ma " volonté. " Les anciens, quand ils élevaient ces maisons ne savaient pas ce qu'ils faisaient, mais les temps sont venus où ce commandement de l'humanité à Dieu s'est accompli, depuis que le fils de Dieu s'est fait homme, s'est fait petit, esclave et qu'il habite dans nos temples sous les apparences du pain.

\* \* \*

Une décade d'années s'est écoulée depuis que des ruines du vieux collège s'est relevée brillante la maison de M. Ducharme. Mais il n'y a pour loger le bon Dieu qu'une chapelle provisoire, quelque chose d'un peu mieux que Bethléem, mais qui fait penser aux catacombes, tellement c'est étroit, bas, enfin peu propice à élever les pensées et les sentiments, à emporter les âmes avec le *sursum corda*. Aussi les professeurs et les élèves soupiraient après le moment où il leur serait permis d'espérer un autre sanctuaire plus grand, plus sublime, plus digne de notre grand Dieu. Voilà pourquoi leur première démarche, à leur retour, est de saluer l'édifice qui s'élève en arrière du collège vis-à-vis du portique.

Cette chapelle ramène à mes souvenirs l'ancienne, détruite par l'incendie du 5 octobre 1881. Celle-ci n'avait que vingt ans d'existence, car elle fut terminée l'année de mon entrée au collège et inaugurée le 6 novembre 1861, à l'ouverture de la retraite retardée d'un mois parce que les travaux n'étaient pas entièrement finis. En attendant, la messe et les autres exercices religieux avaient lieu dans une chapelle provisoire, très provisoire même. Cette chapelle était placée au second, comprenait le corridor et les chambres du côté des cours depuis la salle des petits jusqu'à l'escalier dit "des prêtres." Les bancs avaient été enlevés; nous restions toujours à genoux ou debout; l'autel n'était pas protégé par une balustrade; seulement on avait tracé trois lignes courbes que les plus petits, rangés en cercle en avant, ne devaient point franchir et sur lesquelles les externes déposaient leurs casquettes. En ma qualité de très jeune et surtout de petit j'étais aux avant-postes, et les malins de la deuxième ligne n'avaient qu'à nous toucher dans le dos et aussitôt nous inclinions jusqu'au plancher nos fronts et nos nez. En arrière, à l'encoignure du sud près d'une fenêtre on voyait un petit harmonium où trônait le vif et nerveux professeur de musique, M. Châtillon. La première messe au collège fit une certaine impression sur mon âme, car je n'ai jamais oublié que le premier cantique fut chanté par un enfant qui de sa belle voix d'alto entonna "Goûtez, âmes ferventes." C'était celui qu'on a toujours appelé "le petit Georges Rochon." Ce doux et timide enfant, devenu ecclésiastique, fut emporté par la phtisie lorsqu'il n'était que dans sa seconde année de soutane. Il fut enterré dans le cimetière, près la porte du chemin couvert, sur le passage des élèves. En face, s'élevait le monument d'un autre écolier mort en philosophie, L. Debien. En allant au chœur ou à l'orgue, il nous était impossible de ne point penser à ces confrères sitôt disparus.

Comme les élèves d'aujourd'hui nous avons grande hâte de prendre possession de la nouvelle chapelle.

Dans la vie de l'homme il y a passage des faiblesses

et misères de l'enfance à la vigueur et à l'efflorescence de la jeunesse ; dans la carrière du colon, il y a une époque de transition entre les misères des premières années, et l'aisance du cultivateur qui se voit à la tête d'une belle ferme. De même dans les institutions, en particulier celles de notre province qui doivent presque toutes leur origine au sacrifice et au dévouement, il y a des âges de transition. Elles ont connu la pauvreté, les privations, et, un jour, elles sont arrivées, non pas à la richesse, mais à un état moins pénible et qui comparativement ressemble à la prospérité. Ceux qui ont vécu alors et ont assisté aux événements qui marquent la fin d'une phase, aiment à raconter aux générations suivantes l'histoire de ce passé. Ils ont oublié les souffrances, et ils n'en conservent qu'un souvenir agréable. Ce passé revêt dans leur imagination une certaine auréole de gloire, cache un certain côté mystérieux comme les origines des peuples, et leurs récits un peu embellis ont les apparences de la légende et nous sommes portés à nommer "l'âge d'or" ces temps qui ont précédé.

Lorsque j'arrivai à Ste-Thérèse, le collège touchait à une de ces époques de transition. Dans les études, les lampes fumeuses et, dans les chambres, la chandelle de suif cédaient la place au gaz produit par le système Aubin. Le poêle antique, venu des forges du St-Maurice, était relégué dans les remises ou vendu aux marchands de bric-à-brac, et la vapeur était introduite au Séminaire. Mais cela seul était toute une révolution, déroutant les vieilles coutumes, devant exercer une influence énorme sur la discipline, les tempéraments et les caractères.

Jadis aux poêles revenait la mission de réchauffer les salles, les dortoirs, les corridors. Comme la maison était pauvre, les directeurs, en bons économistes, se montraient parcimonieux, recommandaient d'épargner le combustible. Etre chargé d'introduire une buche dans les grilles était un honneur élevé à la hauteur d'un prix Monthyon et réservé à de vrais Cerbères. Les poêles clair-émés chauffaient quelquefois, mais jamais trop fort, ni trop



souvent. Puis, comme il était défendu de se tenir auprès afin que le colorique pût rayonner, il arrivait que personne ne dégelait guère entre l'automne et le printemps. Cette parcimonie dans l'éclairage et le chauffage donnait à la maison un certain air de pauvreté qui frappait l'étranger habitué sinon à la splendeur, du moins au confortable.

M. J. Aubry, ce bon vieillard, aimait à nous redire la pénible impression qu'il éprouva lorsqu'il arriva, un soir d'automne, à Ste-Thérèse pour y demeurer. Lui pendant vingt-cinq ans l'un des directeurs du riche Séminaire de Québec, fut invité après le souper à s'installer à la proximité du poêle placé près de l'ancien parloir, et à l'enfour vinrent se grouper M. le Supérieur et MM. les directeurs, qui avaient la précaution en arrivant d'éteindre leur chandelle de suif. "Bon Dieu, disait-il en lui-même, qu'on est donc gueux par ici!"

A la race dégénérée dans les délices de Capoue, on rappelait les temps antiques quand au lever les élèves devaient briser avec le talon de leur bottines la glace dans les pots, et quand les petits pouvaient s'escrimer aux exercices du patinage dans les bassins. Tout ce passé allait disparaître. A l'avenir les salles d'étude seraient bien éclairées; pas toujours, car souvent ce pauvre Livain Dion manquait son coup, et donnait un gaz très jaune, mais en général nous pouvions lire et écrire facilement. La vapeur donc! C'est ça qui réchauffait vite nos vastes salles et si les économes d'alors avaient eu un cœur humain, comme on en rencontre quelques-uns de nos jours, nous aurions eu un climat tropical.

Toutes ces belles choses nous arrivaient avec la retraite de 1861. On devait bénir la chapelle neuve. Vers les cinq heures du soir, les élèves sont réunis dans la salle des grands. M. le Supérieur, en chape, apparaît précédé d'enfants de chœur et suivi des prêtres. Ceux qui ont connu M. S. Tassé savent que lorsqu'il se montrait, il n'était point nécessaire d'un second coup de cloche pour que le silence se fit grand. Il commence

une instruction. Alors le chauffeur novice, ayant sans doute mal compris ses instructions, lance la vapeur dix minutes trop tôt. Oh ! quel tapage ! quel bruit ! quels coups de tonnerre ! quels éclats secs et brisés ! Ce remue-ménage se fait entendre en haut, en bas, à gauche, à droite, vient de toutes parts. On aurait dit une bande de lutins semblables à ceux qui tourmentaient saint Antoine et qui avaient juré de ne pas laisser la parole sainte arriver à nos oreilles. L'enfer prévalut pour ce moment. M. le Supérieur après avoir attendu en vain quelques minutes, après avoir balancé en avant et en arrière sur ce chef, et s'être mordu les dents selon sa coutume, comprit qu'il perdait son latin et se dirigea vers la chapelle qu'il bénit solennellement. La retraite commença, prêchée par un très éloquent Sulpicien, M. Perreault.

<sup>1</sup> Nous étions dans la chapelle neuve, édifice modeste, très simple ; au moins c'était grand, élevé ; il me devint bientôt familier et je m'y attachai comme à une partie de moi-même pendant vingt-cinq années. Mes souvenirs les plus beaux d'enfant et de jeune homme sont restés unis à ces murs. C'est dans ce sanctuaire, au pied de ces autels que nous allions répandre avec nos prières nos inquiétudes, nos chagrins, nos faiblesses ; là je fus confirmé, là je devins enfant de Marie. Lorsque la confiance de mes confrères m'éleva au grade de second sacristin, je fus le compagnon et le disciple de ce pieux Alphonse Joubert, qui, né pour les autels, jouait au prêtre dès ses premiers pas, et fut sacristin presque sa vie entière. Ma carrière ne fut pas longue, ni très mouvementée. Comme Félix Kavanagh aimait à le répéter, trois mois suffirent à prouver que je pouvais apprendre à poser et enlever le missel et les cartons, mais que je n'irais pas plus loin. Un jour, c'était en la vigile d'une grande fête, Joubert piqué au vif par une remarque du directeur se met en grève et me laisse la parure à préparer. Pour moi, c'était tout un problème ardu à résoudre, et le fait est que j'ai trouvé là mon Waterloo. Après avoir tatonné sans rien faire, avoir préparé les autels

comme à l'ordinaire, j'allais m'abandonner au découragement lorsque le directeur vint à mon secours. " Mais mon cher, faire une parure, n'est pas la mer à boire, il ne s'agit après tout que de suspendre des tentures et les laisser tomber en festons."

" Ce n'étaient que festons et astragales," marmottai-je. Je savais un peu Boileau, mais j'ignorais bêtement comme les choses tombent élégamment en festons. Aussi les tentures allaient mal, si mal que Joubert qui en était à son troisième chemin de croix et me regardait bien plus qu'il ne pleurait avec les saintes femmes, fut pris du fou rire. Il avait ri : sa mauvaise humeur était passée et d'un tour de main tout fut placé et alla à merveille.

Dans ce sanctuaire, le 2 septembre, il y a vingt-cinq ans, tard dans la soirée priaient et pleuraient quatre jeunes gens à qui le père Aubry avait ordonné de prendre la soutane gaiement et de bonne heure. Ceux là seuls qui ont passé par ces heures de luttes et de souffrances peuvent concevoir les pensées et les sentiments dont étaient assailli ces cœurs novices, bercés de toutes sortes d'espoirs et d'illusions. Là j'ai reçu les ordres moindres de Mgr Pinsonneault ; là j'ai prononcé mon premier sermon le 2 février 1872. J'ai donc raison d'ajouter que tout mon passé était lié avec cette chapelle. Dans le principe, elle était pauvre, plus que modeste, sa nudité faisait peine à voir. C'est alors que M. Charlebois, vicaire et économe, se sentit appelé à une nouvelle mission. L'ange de la chapelle lui apparut en songe et lui dit comme le génie de Virgile à Auguste " Tu Marcellus eris," en français libre, " tu feras des dettes, et après les avoir payées ou avant tu en feras encore " M. Charlebois se met en frais de monter la chapelle d'ornements, et comme le principal enjolivement devait être de cacher les fenêtres, il achète des rideaux avec rien, il paiera plus tard. Chose remarquable, cet homme qui fit toujours des dettes pour les autres, eut toujours plus de crédit que nous tous. Pour battre monnaie, M. Charlebois institua les concerts du 2 janvier. Ces rideaux avaient dû coûter cher, car

pendant six ans les séances furent données dans le même but. Il faut avouer qu'un certain guignon s'était attaché à M. Charlebois. Que de fois le "2 janvier" nous amena ces tempêtes du nord-est capable de retenir même un esquimau dans sa boîte. En vain l'économe remettait le concert au mardi gras, la tempête bissait aussi. Les choses vinrent aux oreilles du peuple environnant Ste-Thérèse, dix lieues à la ronde. Comme c'est le peuple qui fait les langues, il appelait cette BORDÉE de neige "la tempête à M. Charlebois."

Enfin, il crut avoir soldé son compte des rideaux et fidèle à sa vocation, il achetait à ses risques et dépens un orgue de 700 dollars. Cet orgue, élégant par la buffet qui le renfermait était de constitution chétive, puisque plus tard il fut découvert qu'assez souvent les tuyaux trop courts avaient été allongés avec du carton. Ce n'était pas un monstre, il n'avait que six jeux ; toutefois, il résonnait plus fort qu'un harmonium et M. Charlebois, l'homme de la musique et des musiciens, qui n'avait jamais perdu la mémoire des jours où il brillait entre mille avec le serpent aux lèvres, M. Charlebois voulut que l'inauguration fut grandiose. Messe solennelle chantée par M. Thomas Dagenais, aujourd'hui curé de St-Roch et confrère de classe à M. Charlebois ; pain bénit, et sermon de circonstance par M. Amable Thibeault, alors curé à St-Hubert ou à Chambly. Ce discours devait être brillant ; les talents littéraires de l'ancien professeur de rhétorique permettaient de l'espérer. Mais l'orateur se reposant sur sa mémoire facile avait remis au matin la tâche d'apprendre ; le sommeil lui avait joué un de ces tours que nous connaissons. Bref, le sermon ne fut pas appris et fut débité lentement, péniblement ; les sténographes, et j'étais du nombre, au lieu de courir après les mots, les attendaient.

Je possède ce discours et il est réellement bon et beau.

L'organiste de Notre Dame à Montréal, M. Labelle, touchait l'orgue. Il se fit entendre ensuite sur le piano pendant la séance. Mais peu de monde pour remplir

la salle—la tempête, voyez-vous, la tempête à M. Charlebois !!

Qu'on me permette encore une petite digression. C'est en contemplant ce petit orgue que Salluste Duval, au moins je le soupçonne, sentit se réveiller ses aptitudes pour la mécanique acoustique. Du petit orgue il fit sa chose, se l'incorpora presque; il y vivait souvent, s'introduisant, je ne sais comment, dans tous les recoins pour le visiter, le réparer, le soigner, le faire parler à sa guise et cela toujours avec du carton roulé en spirale et avec du cierge mastiqué et transformé en gomme élastique. Duval, aujourd'hui le Dr Duval, professeur à l'Université Laval, a commencé là ses études sur le mécanisme des orgues; c'était alors pour lui un passe-temps et un moyen de n'être pas avec les autres à la règle,—mais ces études poursuivies avec le génie dont la nature l'a doué, il devait les porter si loin qu'un fabricant d'orgues me disait un jour qu'il était convaincu que Duval en Amérique était l'un de ceux qui avaient imprimé le plus grand élan au progrès dans cet art de fabriquer des orgues.

Cet orgue n'eut qu'une existence éphémère; après six ans il fut jeté parmi les objets de rebut. C'est que pour la grande fête du cinquantenaire du collège, M. Charlebois voulait dans la chapelle un instrument magistral et avec M. Brodeur il contractait une nouvelle dette de 1,600 dollars. Ce deuxième orgue fut inauguré le 22 avril 1875. M. Charlebois donna lui-même le sermon. La même année, la chapelle fut enrichie du magnifique tableau de St Charles qui depuis dix ans au salon attend une autre chapelle, un autre autel qu'il puisse embellir.

L'ancienne chapelle a été le témoin de bien grandes fêtes. Dans mes premières années, pour les distributions de prix, elle était convertie en salle de séance et un jour qu'un artiste dessinateur s'était arrêté sur nos rives elle fut ornée avec un goût, une richesse qui éblouissait. Là se donna la séance en l'honneur de MM. Clément et Joseph Aubry célébrant le cinquantième anniversaire de leur prêtrise, faisant leurs noces d'or.

Jamais foule si nombreuse ne s'était pressée dans nos murs ; on dut doubler les piliers qui menaçaient de s'écouler sous la masse pesante. Ces murailles retentirent des voix éloquentes des Cherrier, des Routhier, des David, des Chapleau, des Mousseau, des Bourget, des Taché.

Elles entendirent un jour les adieux touchants de ce bon vieillard, M. J. Aubry célébrant son jubilé et saluant une dernière fois, au moins il le croyait, ses parents, ses élèves accourus de toutes les parties du pays et de tous les degrés de la société pour lui faire une brillante couronne en cette fête. On répétait que ces accents doux et touchants comme l'âme d'un vieillard, mélancoliques comme la brise d'hiver, étaient le chant du cygne. Mais le bon vieillard devait retarder son départ et attendre pour nous faire le suprême adieu le jour de sa naissance et la 80<sup>e</sup> année de son pèlerinage, en 1875.

Arrêtons-nous. La vieille chapelle réveille en mon imagination mille tableaux de ce passé qui fuit et danse devant mes regards plongeant dans le lointain, comme des aurores boréales, qui, en disparaissant, nous laissent dans la rêverie.

\*  
\* \*

Mais pourquoi la chapelle n'a-t-elle pas été construite avec le collège, et comment surgit-elle maintenant ? La réponse ne se fera pas attendre. D'abord la maison de Ste-Thérèse était pauvre, très pauvre après l'incendie. Les souscriptions sont venues abondantes, il est vrai, cependant pas assez, pour que le collège se relevât sans que de nouvelles dettes fussent contractées. Alors on dut mesurer toutes choses et se borner au strict nécessaire. C'est ainsi que l'idée d'un temple à proportions considérables fut renvoyée à des jours meilleurs. Le Séminaire a marché depuis, il a rempli sa mission mais il n'est guère plus riche, il lui est impossible de songer à des entreprises coûteuses, même pour la maison du Seigneur. Cependant, il n'y a pas à le nier, nous souffrons dans cette chapelle provisoire, de toutes manières,

même physiquement. Les amis, les anciens élèves nous le disent, le répètent "Ce n'est pas convenable." Et toujours la réponse revient et la même : "Nous sommes trop pauvres."

C'est dans ces circonstances que M. Pilon a conçu le projet de réaliser notre vœu et celui des anciens élèves, sans que la maison soit grévée en rien, ni même responsable. Il a voulu élever ce temple à Dieu. Sur quels moyens humains s'appuie-t-il ? Je l'ignore. Mais je sais, je sens et je vois qu'il va réussir et je regrette déjà d'avoir douté de lui et de son œuvre. Il est vrai que des anciens m'ont répété que pendant la retraite ils avaient cru remarquer que M. Pilon était travaillé d'une maladie qui n'est pas nouvelle — de la pierre — et qu'il avait sollicité des remèdes de la part de ses amis qui se font nombreux et veulent le sauver.

Mon cher M. Pilon, vous êtes petit de taille, on vous accuse quelquefois d'être l'esclave de petits systèmes, mais personne ne niera que vous avez une grande âme, que vous avez conçu une grande idée, un grand projet. Si le succès couronne vos efforts — et vous allez réussir — alors permettez moi de vous appeler "l'homme de la Providence." Puisse ce grand nom n'être pas pour vous un lourd fardeau. Toutefois, s'il devient trop pesant, comme par le passé, vous saurez le déposer aux pieds de saint Joseph. En terminant, M. Pilon.... eh bien.... je bénis votre œuvre.

Maintenant, je connais certaine religieuse qui ne pourra plus dire que je n'ai jamais foi ni confiance en son petit frère.

S. ROULEAU, ptre.

---

## UN CONVENTUM

---

Quam bonum et quam jucundum  
habitare fratres in unum.

Les élèves qui finissaient en 1877 leur cours de Troisième solennisaient leur *conventum* au mois d'août

dernier. Confions aux ANNALES, gardiennes attentives des choses térésiennes, les souvenirs de ces fêtes fraternelles.

Le *conventum* est un fruit tardif, mais le plus savoureux des amitiés qui naissent, se fortifient et jouissent sous le toit de l'Alma Mater. Qui dira les sources mystérieuses de ces amitiés de collège, franches, désintéressées, immortelles? On les a nommées "une autre parenté," elles en possèdent la suavité et la force. Leurs nœuds indestructibles entre les confrères se forment au temps des affections chastes et fraîches, des courages sans défiance, des illusions enchanteresses, au milieu des mêmes combats soutenus sous les mêmes chefs pour la conquête de la science et de la vertu. S'aimant fraternellement, les condisciples souhaiteraient d'être emportés par les mêmes destinées, mais... Partant, les élèves de Troisième, en 1877, à une assemblée tenue le 9 juin, s'engageaient sur leur honneur à se réunir un jour pour une fête de famille. Seize ans plus tard, en cette année 1893, M. l'abbé G. Payette, président, nous rappelait l'engagement de notre adolescence et fixait les fêtes de notre réunion aux 22, 23 et 24 d'août écoulé.

Hélas! trois de nos confrères n'entendirent point l'appel. La mort, la triste mort les a foudroyés au seuil encore de la vie. L'abbé O. Lavergne, S. Chalfoux O. M. I., M. Filiatrault, M. D., sont entrés dans leur éternité. Les devoirs d'état retinrent à leurs lieux et domiciles les RR. PP. T. Lord, S. J., T. Campeau et A. Chaumont, O. M. I., missionnaires au Nord-Ouest, E. Prévost, S. T. S. S., O. Rochon C. S. V., Th. Brady, avocat, Great Falls, Montana. MM. les abbés G. Payette, assistant-vice-recteur de l'Université Laval, Montréal; P. Lemay, missionnaire dans le Labrador; E. Meunier, curé de Belle-Rivière, comté d'Essex, Ont.; C. Rochon, curé de St-Hyppolite, Cté de Terrebonne; A. Castonguay, maître de chapelle, évêché de Valleyfield; S. Corbeil, S. T. et J. C. D., professeur de rhétorique au séminaire de Ste-Thérèse; MM. Ad.



Ouimet, M. D., Montréal ; E. Bastien, M. D., Montréal ; Aur. Bigonnesse, M. D., Chute aux Iroquois ; E. Grenier, M. D., St-Jean-Baptiste de Rouville ; H. Champagne, avocat, St-Eustache et Ferdinand Charbonneau, journaliste, de Montréal, se rendirent à Ste-Thérèse avec empressement et bonheur.

Il nous tardait, non pas de nous raconter nos fortunes diverses, puisque en dépit de la séparation, nous n'étions point demeurés étrangers aux péripéties variées de nos odyssees — mais il nous tardait de nous revoir face à face, et de nous entretenir *os ad os* ; il nous plaisait de participer à la même table, de reposer sous le même toit et de renouveler les souvenirs et les chœurs d'antan.

M. l'abbé A. Nantel, supérieur du séminaire, MM. les abbés S. Rouleau et P. A. Brunet, nos professeurs, nous précédaient au séminaire : c'était pour nous l'Alma Mater ; elle nous fit un accueil cordial. Toute gêne tomba devant tant de bienveillance et d'affection : les amusements commencèrent libres, multiples et bruyants.

Pendant nos soirées, les chansons et les récits se succédaient, coulant de sources intarissables. Les "Montagnards," le "Batelier," le "Tyrolien," bref, tous les chants populaires en nos jeunes années, nous les avons redits mainte fois sans lassitude ni ennui. Aux chœurs furent mêlées les anecdotes des temps de l'école. On parla de leçons mal apprises, et de pen-sums, de passe-partout et de crochets, de force colères et impatiences provoquées, de cent espiègleries enfin. Il en est un qui nous intéressa spécialement. Il nous raconta tout un petit roman dont il fut le héros et faillit d'être la victime. Edmond faisait alors sa Quatrième. Oh ! les précoces tendresses du cœur humain !

Le mercredi, nous prenons le dîner dans l'île. M. le procureur a fait tous les apprêts. Il y a profusion de bonnes choses. A onze heures a. m., nous sommes à la pointe rocheuse de l'île du collège. *Hector* et *Ferdinand* édifient, allument et nourrissent le foyer ;

M. Rouleau bat les œufs de l'omelette ; *Amédée* promène sur la flamme attisée la noire poêle et tourne prestement la crêpe crépitante. *Adrien* aiguise par un bain des appétits largement ouverts. Le baigneur parisien flotte sur l'onde courante comme un liège. Il exécute dans les eaux du fleuve paternel des coups hardis et merveilleux que lui a appris son maître de natation sur les bords de la Seine. Les autres confrères flânent étendus sur des bancs de gazon, baignants dans l'ombre hospitalière des arbres touffus. Dans leur imagination rêveuse flottent les images du passé, fascinatrices et splendides. Lamartine écrivait : mes amis semblaient écouter le génie des souvenirs assis tout pensif à leurs côtés.

Jeudi, à notre réveil, les graves pensées de la mort assiègent nos esprits. L'image fidèle de feu nos confrères se lève en nos âmes attristées. Vers Dieu aussitôt, nous élevons et nos mains et nos cœurs et pour lui faire agréer nos gémissantes prières, nous les mêlons à la voix de Jésus immolé sur l'autel eucharistique, toujours écoutée : *Cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia.*"

Le temps et la mort ont déjà passé sur nous, exerçant d'irréparables ravages. Nous ne sommes pas encore entrés dans l'âge viril et le temps nous a fatigués et usés pour la plupart. Notre jeunesse a perdu toutes ses fraîcheurs : les chevelures tombent ou perdent leur éclat d'ébène ; les vives couleurs s'effacent sur les figures ; les lèvres donnent moins de sourires ; les fronts portent plus de mélancolie ; enfin, l'œil " ce sens de l'esprit, cette langue de l'intelligence " autrefois l'interprète éclatant des pensées gaies et triomphantes de nos illusions aussi bien que des sentiments satisfaits de nos joyeuses et sincères amitiés, demeure habituellement voilé, se fixe et rêve : tant le cœur est désenchanté des réalités de la vie.

Mais la mort, cet autre ravageur de l'humanité, trouvant lente et trop longue l'œuvre du temps, a frappé

elle-même de grands coups et trois de nos confrères furent prématurément ses proies.

MICHEL FILIATRAULT était né pour l'épreuve. Dieu qui l'aimait lui avait donné un cœur, un caractère, une foi que les amertumes ne brisent point. Pauvre et sans ressources, il avait néanmoins à force d'énergie renversé mille obstacles. Enfin ses vœux s'accomplissaient : il était médecin et l'avenir plein de promesses lui souriait. Mais... souvent, hélas !

Au sort qu'il a vaincu l'homme ne survit pas.  
Le destin terrassé garde longtemps rancune.  
Qu'on laisse prendre au cœur le pli de l'infortune,  
Le bonheur vient trop tard et, sourdement blessé,  
On meurt en plein bonheur de son malheur passé.

C'était au mois d'octobre 1891.

JOSEPH CHALIFOUX avait compris de bonne heure les vanités du siècle présent. Il fut sourd à leurs appels et même insensible à la séduction de ses talents. Il ferma les yeux aux perspectives sur lesquelles l'illusion jetait ses reflets enchanteurs. Dès sa rhétorique, il résolut d'être un religieux, de Jésus-Christ. Il le fut. Depuis un an écoulé, il avait solennellement prononcé ses vœux dans la congrégation des Oblats de Marie Immaculée quand Dieu l'appela pour consommer sa religion dans la société des élus. C'était au mois d'août 1882.

OLIVIER LAVERGNE ! Je pleure encore sa mort : il fut mon ami, mon frère par un tendre et dévoué attachement. C'était le talent le plus facile de la classe. Ses connaissances littéraires, pour un élève, étaient étendues. L'histoire, même la contemporaine, n'avait point pour lui de ténèbres ni de plis ignorés. Sa causerie m'attirait. La générosité de son caractère se déclarait dans toutes ses paroles, dans toutes ses actions. Malheureusement son corps frêle et chétif ne pouvait soutenir l'ardeur dévorante de son âme. Quand l'ange de la mort parut cependant, Olivier avait reçu du Ciel la grâce par excellence, *cumulata gratia*, le sacerdoce. De l'autel eucharistique où il avait puisé la force des suprêmes

mes sacrifices, des suprêmes agonies, des suprêmes adieux, il monta avec ses adorations et ses cantiques de joie à l'autel éternel, placé devant la Majesté divine, *in sublime altare tuum, in conspectu divine majestatis tuæ.*

C'était au mois de septembre 1883.

Cependant la fin de la fête fraternelle était venue. Ah ! je ne saurais dire le bien qu'elle nous fit au cœur. Cette cordiale réunion sous le toit et dans l'affection de l'Alma Mater est aux condisciples poussés sur les chemins de la vie ce qu'aux voyageurs est l'oasis du désert. Le pauvre voyageur chemine à travers les solitudes infinies du Sahara ; il veut rentrer dans son pays. Il marche avec fatigue. Les feux qui rayonnent sur son front ruisselant du ciel enflammé et de l'arène brûlante, consomment ses forces, épuisent son courage : il va succomber. Mais Dieu a préparé au pauvre voyageur, sur la route sablonneuse, l'oasis, et là, les palmiers aux cimes verdoyantes et aux fruits nourrissants, les fontaines murmurantes et les bancs et les lits de gazon. Réconforté par la fraîcheur de ces eaux, de ces fruits et de ces verdure, le pauvre voyageur poursuit sa course, revoit sa patrie et son peuple, son foyer et ses enfants. Ainsi allons-nous, à travers le monde. La multitude s'agite sous nos yeux et à nos côtés, mais l'égoïsme froid ou hostile qui l'entraîne et la précipite, crée autour de nos cœurs un isolement, une solitude navrante. Nous sommes au désert de la vie et nos cœurs fléchissent sous le poids des lassitudes morales, des désenchantements et voire de la désespérance. Les plaisirs suaves, parfaits, reconfortants que nous avons goûtés dans l'oasis térésiennne excitèrent donc en nos âmes le désir de renouveler cette réunion, ces jours de consolations intimes, d'efficaces sympathies et de bonheur pur. Cette autre réunion fut décidée ; elle aura lieu en 1903. M. F. Charbonneau fut élu président de ce nouveau *conventum*.

Enfin nous nous faisons les adieux et les souhaits d'heureux avenir. Certes, si Dieu nous continue ses

faveurs, nous aurons lieu de nous féliciter. La Providence nous a fait notre part large et honorable. Je le prouverais facilement si je ne craignais de fatiguer la modestie de mes confrères et d'épuiser la patience de mes lecteurs. Au nom des confrères, M. l'abbé Payette porte ses remerciements à M. le supérieur et M. le supérieur lui adresse une lettre bienveillante et flatteuse. Nous les enrégistrons à la fin de ce rapport.

S. CORBEIL, Ptre.

Révérénd A. NANTEL, Ptre,  
Supérieur du Séminaire de Ste-Thérèse.  
Monsieur le Supérieur,

Veillez accepter au nom de mes confrères et au mien les plus sincères remerciements pour l'hospitalité cordiale, généreuse et intime que vous nous avez donnée à l'occasion de notre *conventum*.

Mes confrères m'ont chargé de vous dire et de vous répéter combien ils ont été heureux durant ces trois jours passés à leur Alma Mater ; comme ils ont senti toute la sollicitude que leur portaient leurs professeurs et leurs directeurs ; comme ils ont été pénétrés de l'amour que conserve pour ses enfants la maison bénie de Ste-Thérèse.

Heureux nous avons été de parcourir nos récréations d'autrefois, de nous exercer au jeu de paume, de respirer l'air du bocage, de revoir nos promenades, de nous égayer dans l'île. Avec respect nous avons salué l'oratoire de St-Joseph, monument élevé à la mémoire du collège connu de nous. Comme il rappelle le désastre d'il y a douze ans, arrivé l'année même où depuis trois mois à peine nos études étaient terminées ! Les souvenirs attachés aux murs de l'ancienne maison nous ont manqué. Cette perte a été largement compensée par la nouvelle bâtisse, sortie des ruines plus grande et plus belle, parfaitement aérée et éclairée.

A vous, monsieur le supérieur, et à vos dignes collaborateurs, à nos anciens professeurs, l'hommage de

notre reconnaissance la plus profonde qui ne peut qu'augmenter les sentiments de respect et d'attachement dans lesquels veulent toujours demeurer vos anciens élèves mes confrères et votre humble serviteur.

J. G. PAYETTE, Ptre.

Montréal, 25 août 1893.

Séminaire de Ste-Thérèse, 27 août 1893.

Rév. Monsieur J. G. PAYETTE, Ptre,  
Assistant-Vice-Recteur,  
de l'Université Laval,  
Montréal.

Cher Monsieur,

Votre gracieuse lettre me fournit l'occasion de vous écrire ce que je me proposais de vous dire : je vous en remercie. Nous avons joui comme vous et vos confrères de votre réunion si gaie, si cordiale, si fraternelle. C'est une fête que vous nous avez donnée en voulant bien, pendant quelques heures au moins, renouer sous notre toit, sous nos yeux, le fil de votre vie de collège. Pour moi, c'était comme un rajeunissement de vous voir redevenus les écoliers d'autrefois, jeunes, rieurs, causeurs, bruyants, espiègles même, non pas à l'étude, ni en classe, il est vrai, car nous étions en vacances. Oui ! quels souvenirs, quels échos et quelle senteur de jeunesse ! Vous avez vieilli, pourtant. J'ai cherché en vain sur vos figures cette fleur d'adolescence que j'avais connue ; j'ai vu ou cru voir, à la place, la marque des soucis de la vie réelle. Mais pourquoi regretter les fleurs quand les fruits ont mûri, et des fruits tels que vous avez lieu d'en être contents, et nous d'en être tout fiers ! Vous démontrez ainsi la valeur de l'éducation que vous avez reçue. On lui reproche en certains lieux de n'être pas assez pratique. Mais quelle autre, je vous le demande, aurait pu en douze ans vous donner une meilleure place au soleil ?

Heureuse de vous revoir dans ses murs, de jouir de votre présence, ce n'est pas sans regret que l'Alma Mater vous a vus partir et vous disperser encore sur les sentiers de l'honneur, du devoir, des vertus religieuses et civiques où votre éducation vous a placés et vous assure une vie utile, féconde pour l'Eglise, pour la patrie et pour vous-mêmes.

Agréez, monsieur, pour vous et pour vos confrères l'assurance de mon entier dévouement.

A. NANTEL, Ptre.

---

Un serviteur dévoué du Sacré-Cœur de Jésus

ZÉPHYRIN—MAURICE—NOWLAN JOUBERT, SCOLASTIQUE  
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Nous recommandons aux prières des fidèles amis du Sacré-Cœur, l'âme du révérend frère Zéphyrin-Maurice-Nowlan Joubert, Scolastique de la Compagnie de Jésus, décédé le vingt-quatre août dernier.

On se rappelle la profonde émotion qui s'empara des cœurs de sa famille, de tous ses frères en religion et aussi de ses nombreux amis et condisciples, quand on apprit tout à coup la douloureuse nouvelle : Le F. Joubert, Jésuite, noyé aux îles de Boucherville !

A sa bonne famille si rudement éprouvée par cette perte soudaine, à ses frères en religion et à tous ceux qui l'ont connu et aimé, nous offrons la consolation et l'édification de ces quelques lignes. Les fidèles zélés de la dévotion au Cœur de Jésus salueront en lui un frère de plus parti pour le ciel.

\* \* \*

Zéphyrin-Maurice-Nowlan Joubert naquit à St-Vincent de Paul, Ile Jésus, le 13 septembre 1868, et fut baptisé le lendemain, en la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. La première éducation reçue dans sa famille fut profondément religieuse et il aimait à en rap-

peler fréquemment la mémoire. Toujours aussi il garda un excellent souvenir aux Clercs de St-Viateur, ses premiers maîtres à l'académie de St-Vincent de Paul.

Au Petit Séminaire de Ste-Thérèse où il entra à l'âge de treize ans, en 1881, ses condisciples nous disent qu'il fut toujours une âme généreuse et franche, bien plus, un élève pieux qui communia toutes les semaines pendant presque tout le cours de ses études. "Toujours, nous écrit l'un d'eux, je lui ai trouvé même piété et même affabilité, même dévouement et même générosité. Vraiment, je l'admirais. Avec cette ardeur que vous lui connaissiez, jamais il ne mit de bornes aux services qu'on lui demandait; il mettait autant d'empressement à se rendre aux désirs des élèves qu'à ceux de ses directeurs. Si quelqu'un voulait quelque chose, le plus court était de s'adresser à Joubert. Aussi avait il la sympathie de tous. C'était un de ces élèves populaires que la divine Providence place quelquefois au sein de nos maisons d'éducation pour éloigner de leur foyer la tristesse si propre à décourager. Combien de fois j'ai vu des figures tristes et sombres devenir riantes dès que Joubert paraissait au milieu d'un cercle d'écoliers que la tristesse allait rendre pensifs et moroses. Sa conversation était agréable, joyeuse et animée. Toujours il avait à dire.

"A cette gaieté d'humeur se joignaient la franchise et la sincérité la plus entière. Je ne crois pas qu'il ait jamais menti.

"Comme il était naturellement bon et pieux, comme on le voyait s'approcher souvent de la Table Sainte, on ne fit pas difficulté de l'enrôler sous la bannière de Marie, il fut donc congréganiste, congréganiste zélé et fidèle.

"Vers la fin de ses études, sa piété et son amour de l'Eucharistie s'accrurent encore. Il aimait à recevoir plus fréquemment le Pain des anges qui fortifie l'âme et y entretient le calme et la paix. Je n'en doute pas maintenant, c'est en s'abreuvant si souvent à cette source du pur amour qu'il a conservé la sérénité et la joie, l'amour du Sacré-Cœur de Jésus, de sa sainte vocation."



En effet, vers la fin de février 1889, quelques mois même avant la fin de ses études classiques, il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus, au Sault au Récollet, c'était de sa part un acte de grande générosité et d'une générosité qui ne devait pas se démentir. Son cœur ardent, réchauffé sans cesse aux flammes du Cœur de Jésus, avait besoin de sacrifice et d'apostolat. C'est pour cela qu'il se fit religieux et Jésuite.

\*  
\* \* \*

La grâce même lorsqu'elle est multipliée et répandue à profusion comme dans la vie religieuse, ne détruit pas la bonne nature ; elle la perfectionne et l'enrichit, elle l'agrandit et lui fait porter tous ses fruits. Pendant le noviciat et toute la vie religieuse du F. Joubert, on vit donc se développer dans toute leur richesse les qualités et les vertus qu'on avait appréciées dans l'étudiant et dans l'adolescent. Pour être planté dans un sol plus fertile et mieux arrosé du ciel, l'arbre primitif ne fut pas changé ; il ne fit que pousser de nouveaux rameaux et porter des fruits plus abondants.

Le caractère dominant de cette âme demeura toujours la générosité, une générosité magnifique et joyeuse, envers Dieu aussi bien qu'envers ses frères. Il avait copié de sa main, pour mieux s'en pénétrer et pour le réciter plus souvent, ce sublime acte d'offrande que St-Ignace formula au commencement de ses Exercices. Que de fois aussi dans ses notes spirituelles on retrouve cette protestation de généreuse fidélité : *“ O mon Jésus, plutôt mourir mille fois que de vous être jamais infidèle. plutôt que de commettre un péché véniel, de propos délibéré. ”*

Sa générosité envers ses frères brilla aux yeux de tous. Tous s'accorderont à le reconnaître. C'était un cœur d'or et qui ne savait rien refuser. Jamais on ne l'a vu s'esquiver devant un service à rendre, quelque ennuyeux ou onéreux qu'il fût. Les moins égoïstes avaient parfois à rougir en voyant avec quelle générosité il acceptait des corvées, dont ils s'étaient eux-mêmes débarrassés et qui

n'étaient pourtant pas plus agréables pour lui que pour eux. " Ne s'épargnant jamais, ne comptant jamais quand il s'agissait de faire quelque chose pour ses frères, il savait au contraire compter ce qu'on faisait pour lui et montrer qu'il l'appréciait. C'est alors seulement qu'on pouvait se rendre compte de l'extrême délicatesse de charité que sa rondeur presque militaire et sa bonhomie naturelle dissimulaient le plus souvent. "

On a pu le trouver parfois trop franc, on n'a jamais douté de sa sincérité, pas plus que de la bonté dont son cœur était plein. Voilà pourquoi jamais il ne blessa réellement un de ses frères.

Un de ceux-ci lui dit un jour en riant : " Je crois bien que vous, F. Joubert, vous n'avez jamais menti. " Il répondit immédiatement et avec la même franchise : " Non, je n'ai jamais menti. " Tous ceux qui étaient présents applaudirent en disant : " Certes, il dit vrai. " Un autre nous disait récemment : " J'ai eu de lui des appréciations sur ma conduite et mes actions, que peu d'hommes ont le courage de donner. "

Avec cela, " son cœur plein de charité s'intéressait à tous. S'il en voyait quelqu'un qui paraissait triste ou ennuyé, vite il s'occupait de lui, s'efforçant de le distraire et de l'intéresser. " Parfois même pour mieux réussir, il demandait l'aide de quelque autre, et c'est ainsi que son zèle se traduisait.—" En résumé, nous écrit un de ses frères du scolasticat dont nous avons déjà emprunté les paroles, je puis dire qu'il s'est toujours distingué parmi nous par une charité remarquable, une bienveillance peu commune et un dévouement vraiment fraternel. Aussi était-il aimé de tous et l'affection que nous avons pour lui n'était qu'un juste retour pour celle qu'il nous témoignait lui-même. Il m'est impossible de le considérer comme un religieux ordinaire ; je l'ai toujours trouvé éminent en dévouement et en charité. "

\* \* \*

On a déjà trouvé sans doute la source de tant de bonté généreuse et surnaturalisée, car il n'en est qu'une.

C'est celle qui fut ouverte sur le calvaire par la lance du soldat, c'est la blessure du Cœur de Jésus. La dévotion au Sacré-Cœur fut entre toutes les autres, la dévotion privilégiée de notre frère Joubert. Cette dévotion est aussi la dévotion de prédilection de toute la Compagnie de Jésus et le meilleur de ses succès. Dès le noviciat, les jeunes Jésuites s'appliquent à cette dévotion, les entretiens spirituels y reviennent souvent, à chaque mois, des billets tirés au sort leur assignent un office propre auprès du Sacré-Cœur : *zélateur*, *réparateur*, *esclave*, *adorateur* ou *victime*, dès le noviciat aussi il leur est donné d'exercer au dehors l'apostolat du Sacré-Cœur de Jésus.

(A suivre.)

---

#### PETITE CHRONIQUE

---

*La rentrée*, 5 septembre. — DEUX CENT TRENTE élèves sont ponctuels à se rendre au jour fixé. Sur ce nombre, il y en a plusieurs évidemment que nous voyons pour la première fois. Cependant tous font bonne contenance; *anciens* et *nouveaux* vont et viennent avec entrain, arpentant les corridors, les rues du village, paraissent heureux les uns de venir au séminaire, les autres d'y revenir. La maison a fait toilette neuve pour les recevoir. Elle semble toute fière de montrer ses murs repeints et blanchis à neuf pendant les vacances.

Bienvenue à vous tous, chers enfants, comme vous l'exprime, ce soir, M. le Supérieur, comme vous le témoignent assez le regard bienveillant, le visage serein et souriant de vos professeurs et directeurs.

Vos parents, ce père vénéré, cette mère bien aimée que vous avez quittés en essuyant une larme, vous en retrouverez, sous le toit du séminaire, sinon les traits

physiques, et la physionomie, du moins l'affection tendre et dévouée, la sollicitude attentive et empressée.

*A propos d'un coup de dent.* — Sera-t-il pendu ? voilà la grave question qui se pose, ce matin, 8 septembre. Castor, le gentil Castor, le dogue parfaitement inutile qui ne sait bien faire qu'une chose, aboyer à la lune le jour comme la nuit ; Castor qui s'est montré pétri de gentillesse, le jour de la rentrée et a témoigné si fort aux écoliers sa joie de les revoir ; Castor est mis au *ban* de l'opinion publique. Un malheureux coup de dent en est la cause. Que va-t-il en advenir ? Castor sera-t-il vendu ou pendu ?

Pendant que *sub judice lis est*, le pauvre chien expie dans les fers le malheur d'avoir voulu peut-être tout simplement embrasser trop fort et prouver une fois de plus qu'il n'a pas et n'aura jamais d'intelligence ni conscience de ses actes.

*Ouverture des catéchismes*, 10 septembre. — Les cours de catéchisme s'ouvrent comme d'usage le jour de la fête du Saint Nom de Marie, qui, cette année, tombe le premier dimanche après la rentrée des classes. Chant du *Veni Creator* et récitation des litanies de la Sainte-Vierge. M. le supérieur commente en quelques mots le texte suivant : *Crescite... in gratiâ et in cognitione Domini*, 2 *Pet.* 3, 18.

*A l'Académie St-Charles*, 15 septembre. — Les élections ont donné le résultat suivant : *président*, J. Geoffron ; *vice-président*, H. Latour ; *secrétaire*, A. Nantel ; *trésorier*, A. Ethier ; *scrutateur*, I. Verschelden ; *1<sup>er</sup> conseiller*, J. Mignault ; *2<sup>me</sup> conseiller*, A. Fauteux.

*La retraite annuelle*, 20 septembre. — Elle est prêchée par le révérend père Caron, Redemptorist. Deux cent soixante élèves y prennent part.

Dieu veuille accorder à tous et à chacun l'esprit de recueillement et de prière, la docilité de cœur, la correspondance à toutes les grâces d'une bonne et sainte retraite !

*Messe pontificale et ordination*, 24 septembre. — Monseigneur l'Archevêque arrivé à Ste-Thérèse la veille, dans la soirée, nous procure la jouissance d'assister, ce matin, dimanche, aux pompeuses cérémonies d'une messe pontificale. Sa Grandeur, dans la matinée, donne la Confirmation à deux élèves; Wilfrid Tarte et Ubric Masse. Elle se rend à l'église de la paroisse en faisant une courte visite à l'hospice et chez les Dames de la Congrégation.

A la messe, Monseigneur fait les ordinations suivantes: Diaconat: MM. Nazaire Dubois et Anthime Renaud; Ordres mineurs: MM. Victor Thérien, Aldéric Desjardins et C. Villeneuve; Tonsure: MM. Joseph Valiquet, Eugène Lefebvre, Avila David, Simon Lonergan et Joseph Roussil.

Dans l'après-midi à 2 heures, Monseigneur que ne rebutent ni le travail ni les fatigues, quitte le collège pour se rendre à St-Jérôme où il doit donner le sacrement de la Confirmation. Immédiatement avant son départ, il y a réception à la salle des Grands. Le président de l'Académie, J. Geoffrion, présente une adresse où il exprime à Sa Grandeur la reconnaissance des élèves pour les bienfaits que leur apporte sa présente visite. Il prie en même temps Monseigneur de bénir les prémices de l'année scolaire et les bonnes résolutions de la retraite.

Monseigneur dans sa réponse rappelle aux élèves que la ferveur dans laquelle ils se trouvent après leur retraite ne doit pas être passagère, mais qu'elle doit produire des fruits pendant toute l'année. C'est par ce moyen, ajoute-t-il, que vous deviendrez des hommes capables de faire honneur à votre collège. La maison où vous recevez votre éducation est pour vous une seconde mère; elle s'intéresse à vous non seulement quand vous êtes au collège, mais encore quand vous en êtes sortis. N'oubliez jamais que vous ferez un jour la joie ou la douleur de votre *Alma Mater*...

*Clôture de la retraite, 24 septembre.* — Le dernier exercice de la retraite a lieu comme à l'ordinaire à l'étude de 5 heures : Sermon, rénovation des promesses du baptême et consécration à la Sainte Vierge, puis le salut du Saint Sacrement et le chant du *Te Deum*.

Dans la veillée, le révérend père prédicateur fait une visite d'adieux aux élèves dans leurs salles respectives et leur propose, comme souvenir de leur retraite, l'usage de chanter après la prière du soir, le répons bref de Complies : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*. Excellente pensée que de se rappeler avant d'aller prendre son sommeil — image de la mort — dans quelles dispositions le chrétien doit mourir.

*Après la retraite.* — L'heure a sonné non pas "vacances," mais travail, bon emploi du temps à l'étude, en classe, à la chapelle, en récréation. C'est le temps ou jamais de se mettre à l'œuvre, de montrer à Dieu, à ses parents, à ses maîtres un renouvellement d'amour, de bon vouloir, de vraie docilité. Il faut que le mouvement, la vie, le devoir emportent tous les cœurs : *sursum corda !* Guerre à l'ennui, à l'apathie, à l'insouciance ! guerre au vilain, au démon de la paresse sans trêve ni repos, maintenant et toujours !

*Nouveaux prêtres.* — Deux de nos professeurs de l'année dernière, M. Joseph Thérien et M. François Labonté ont été ordonnés prêtres pendant les vacances et sont entrés dans le ministère paroissial : le premier est vicaire à Longueuil, le second à Caugnawaga.

Dieu bénisse leur zèle et leurs travaux !

*Nos finissants de l'année dernière* — Ils étaient quatorze : cinq ont embrassé l'état ecclésiastique : E. Lefebvre, A. David, A. Paiement, S. Lonergan, J. Roussil. Un sixième, Z. Perrault devait aussi entrer au séminaire, après les vacances : Dieu l'a appelé à une vie meilleure.

J. Beaulieu, M. Bernard, P. Cousineau, J. Leclair étudient le Droit ; Z. Neveu, le Notariat, E. Groulx et H. Deschambault, la Médecine.

Dieu vous ait toujours en sa sainte garde, chers amis ! Qu'il bénisse vos entreprises, qu'il réalise vos espérances et nos vœux les plus chers ! A. M. D. G.

**Retour.**—M. Augustin Carrières, ci devant vicaire à St-Jérôme, vient remplir les mêmes fonctions à Ste-Thérèse. Il nous revient après une année d'absence pour continuer à nous donner généreusement son travail, sa bonne humeur, son esprit d'abnégation et de dévouement.

Un autre retour que nous saluons aussi avec bonheur, c'est celui de M. L. Valquette, ancien élève, qui, après un congé de neuf ans dans sa famille, revient au séminaire pour prendre la soutane et commencer ses études théologiques.

**Bienvenue**—M. F. Aubry curé de Saint-Jean et M. H. Carrières de St-Charles de Montréal, en se retirant du ministère, ont fixé leur séjour à Sainte-Thérèse et ont pris des appartements à l'hospice Drapeau. Nous leur souhaitons une cordiale bienvenue. Si le voisinage de l'*Alma Mater* ne peut leur rendre la santé, il nous donne au moins, à nous, le plaisir de les voir plus souvent, de compatir de plus près à leurs souffrances, de mettre, s'il est possible, un rayon de soleil, dans la journée sombre d'un malade.

Un autre malade qui nous est cher, M. Esdras Monette s'est aussi retiré à l'hospice dès le commencement des vacances. Espérons que les bons soins triompheront, à la fin, d'un mal opiniâtre.

---

Notes de conduite pour le mois de Septembre.

---

PARFAITEMENT BIEN

A. Ethier, A. Geoffrion, A. Ouimet, C. Racine, E. Lapointe, P. Desrochers, A. Chauret, A. Graton, S. Guillet, E. Dubois, E. Lauzon, D. Chaumont, A. Graton, A. Langlois, P. Martin, Z. Potvin, S. Cloutier, A.

Emery, L. Bélanger, E. Coursol, Z. Filion, E. Labelle, O. Lalande, A. Messier, G. Piché, E. Verret, J. B. Adam, A. Boucher, E. Boucher, P. Leblanc, D. Pilon, A. Sigouin.

## TRÈS BIEN

Z. Alarie, S. Barrette, A. Benoit, R. Cadieux, C. Chaumont, S. Gascon, B. Gaudet, H. Latour, J. Lorrain, J. Mignault, A. Brosseau Cl. Chaumont, J. DeLamothe, J. Drouin, E. Gaboury, J. Godin, V. Joannet, C. Lacasse, Lapointe, A. Papineau, A. Archambault, A. Clairoux, M. Daunais, Art. Gauthier, J. St-Jacques, A. Ste-Marie, W. Ste-Marie, E. Brosseau, A. Demers, U. Demers, E. Desaulniers, L. Dubois, J. Filiatrault, P. E. Rochon, O. Boyer, N. Desjardins, E. Groulx, C. Lauzon, R. Lauzon, A. Leclair, J. M. Leclair, E. Longpré, G. Rochon, E. Bélair, F. Bigras, A. Chamberland, J. DeLamothe, A. Demers, A. Desroches, A. Jasmin, J. Kimpton, J. Ouimet, A. Poulin, I. Verscheldon, U. Beauchamp, A. Bélisle, A. Clavel, G. Desjardins, E. Desroches, E. Dubois, V. Gaudet, E. Grenier, A. Jasmin, A. Normandin, S. Pageau, H. Papineau, A. Poupard, S. Proulx, J. Théoret, S. Vallée, A. Dion, E. Cousineau, C. Curry, W. Lacroix, A. Legault, J. Poirier.

## PRESQUE TRÈS BIEN

J. Dion, A. Fauteux, J. Forget, L. Graton, A. Laplante, O. Lorrain, H. Morin, P. Roy, N. Fauteux, U. Labelle, A. Sauriol, A. Taillefer, A. Valois, F. X. Bastien, L. Freeman, A. Gauthier, J. Lesage, C. Breton, E. Desjardins, A. Francœur, J. Isabelle, A. Bastien, J. B. Bertrand, E. Carrière, E. Coursol, L. Desroches, S. Laferrière, D. Lalande, A. Roger, A. Bouvrette, O. Chapleau, J. Desjardins, L. Desjardins, J. Gauthier, E. Hébert, L. Hurtubise, H. Lonergan, S. Ouimet, E. Prévoist, J. Bastien, A. Desjardins, Z. Desjardins, O. De-repentigny, J. Doré, R. Dubois, A. Jarry, S. Lefebvre, O. Léveillé, J. Lonergan, A. Meunier, S. Paré, C.



Simpson, J. Bastien, J. Carey, H. Desjardins, M. Dau-  
rais, A. Jarry, L. Lavigueur, G. Lonergan.

PREMIERS DE SEMAINE

PHILOSOPHIE.

*Logique.*—1ers A. Ethier, A. Nantel, J. Verschelden ;  
2e A. Laplante ; 3e E. Léonard.

*Mathématiques.*—1ers A. Laplante, H. Latour, S.  
Gascon, A. Ethier, L. Boileau, J. Lorrain ; 2es J. Geof-  
frion, C. Racine, J. Mignault.

RHÉTORIQUE.

*Composition française.*—1er J. DeLamothe ; 2e J.  
Drouin ; 3e A. Fortier ; 4e J. Barsalou.

*Composition latine.*—1er J. Drouin ; 2e J. Barsalou ;  
3e J. DeLamothe ; 4e C. Chaumont.

*Thème Latin.*—1er J. Drouin ; 2e J. DeLamothe ;  
3e J. Barsalou ; 4e C. Lacasse.

SECONDE.

*Composition française.*—1er E. Dubois ; 2e V.  
Rhéaume ; 3e W. Ste-Marie ; 4e A. Ste-Marie.

*Version latine.*—1er V. Rhéaume ; 2e E. Dubois ;  
3e C. Lafortune ; 4e W. Ste Marie.

*Version grecque.*—1er C. Lafortune ; 2e J. St-Jacques ;  
3e J. M. Filiatrault ; 4es T. Morin, A. Archambault.

TROISIÈME.

*Version latine.*—1er A. Langlois ; 2es Z. Potvin, G.  
Thérien ; 3e A. Graton ; 4e A. Boileau.

*Version grecque.*—1ers A. Boileau, A. Langlois ; 2e  
P. E. Rochon ; 3es A. Graton, Z. Potvin ; 4e C. Breton.

*Dévoir anglais.*—1er G. Thérien ; 2es Z. Potvin, A.  
Langlois ; 3es P. E. Rochon, E. Hébert ; 4e C. Breton.

QUATRIÈME.

*Version latine.*—1ers G. Rochon, L. Groulx ; 2e A.  
Emery ; 3es S. Lafertière, J. Lavigueur ; 4e E. Bernier.

*Bon français.*—1ers L. Groulx, J. B. Bertrand ; 2e S. Laferrière ; 3e J. Hurtubise ; 4e G. Rochon.

*Devoir anglais.*—1rs S. Laferrière, F. Laurendeau ; 2es O. Boyer, L. Groulx ; 3es J. Hurtubisé, E. Bernier.

## CINQUIÈME.

*Thème latin.*—1er E. Coursol ; 2e E. Bélair ; 3e Z. Filion ; 4e L. Desjardins.

*Version latine.*—1er G. Piché ; 2e L. Cousineau ; 3e E. Bélair ; 4e A. Desroches.

*Anglais.*—1er A. Duhamel ; 2e A. Messier ; 3e L. Cousineau ; 4es Z. Filion, E. Bélair.

## SIXIÈME.

*Thème français.*—1ers U. Beauchamp, A. Ouimet, A. Poupard ; 2es D. Pilon, A. Sigouin, J. Manseau, A. Clavel ; 3e S. Vallée ; 4e E. Paiement.

*Géographie.*—1ers U. Beauchamp, R. Meunier, A. Sigouin ; 2es J. Manseau, A. Ouimet, G. Boileau ; 3e A. Clavel.

*Anglais.*—1ers A. Sigouin, U. Beauchamp, E. Paiement ; 2es S. Vallée, A. Normandin ; 3es G. Simpson, H. Tarte, A. Bouchet.

## COURS PRATIQUE (1ère division).

*Thème français.*—1ers J. Carey, W. Hurtubise, A. Dion, J. Porcheron, H. St-Dizier ; 2e G. Manseau.

*Anglais.*—1er Hurtubise ; 2e J. Carey ; 3e H. St-Dizier.

*Calligraphie.*—1er J. Porcheron ; 2es A. Dion, W. Hurtubise ; 3e J. Carey.

## COURS PRATIQUE 2ème division).

*Thème français.*—1er E. Cousineau ; 2e J. B. Adam ; 3e L. Gauthier ; 4e L. Lavigneur.

*Anglais.*—1er J. Curry ; 2e L. Gauthier ; 3e E. Cousineau.

---

Les *Annales Térésiennes* paraissent chaque mois de l'année scolaire par livraisons de 24 ou 32 pages.

Le prix de l'abonnement est d'UN DOLLAR, payable d'avance.

On s'abonne au bureau des *Annales*, Séminaire de Ste-Thérèse, ou chez M. J. M. Valois, libraire, 1926, rue Notre-Dame, Montréal.

---